

# Requiem pour Zacharie

---

Nouvelle

J'ai rencontré Zacharie en 1987, un rendez-vous arrangé par un ami qui chantait ses louanges. Zacharie, ce nom lui convenait, avec son air à la fois vieux jeu et macho. Il affichait une apparence sobre et élégante qui me plut. Je ne l'ai pas observé de trop près, j'étais séduite au premier regard. Après une longue période solitaire, je sentais qu'il comblerait mes besoins. Je me suis lancée dans cette aventure sans hésitation, avec toute la fougue d'une amante assoiffée. En un rien de temps, Zacharie et moi partagions la même adresse.

Peut-être étais-je un peu naïve? Avec du recul, je vois maintenant que j'aurais pu réfléchir avant de m'engager. Nous n'en étions ni l'un ni l'autre à notre première liaison; si j'avais rencontré sa maîtresse précédente, j'aurais probablement découvert ce qui avait provoqué la séparation. Mais hélas, l'amour brouille la raison. Zacharie était le mien pour le meilleur et pour le pire.

Le premier été s'est passé sans anicroche. C'était la lune de miel, je ne voyais pas encore les petits défauts qui finissent par agacer. Je remerciais le sort qui m'avait envoyé ce cadeau inespéré. À l'automne, je commençais à remarquer que, s'il était fringant à la clarté du jour, Zac devenait léthargique dès le coucher du soleil. C'était parfois embêtant, il se désistait à la dernière minute, jetant mes projets de sorties à l'eau. Les premières failles menaçaient mon parfait amour. Ma sérénité quotidienne commença à glisser doucement vers le doute et l'inquiétude.

Un choc m'attendait lors de notre premier hiver ensemble; Zac souffrait de dépression saisonnière. Impossible de le bouger, parfois durant des jours. Les problèmes de santé se multipliaient. Il attrapait des refroidissements à tout bout de champ. La couverture électrique ajoutait des sous à la facture d'électricité sans résultat. Il avait toujours trop chaud ou trop froid, malgré les ajustements au thermostat. J'alternais entre l'étouffement et les pieds en glaçon, sans que Zac réagisse et considère mes besoins.

Je l'ai traîné de généraliste en spécialiste. Les diagnostics n'inspiraient pas l'optimisme.

Après deux ans de vie commune, il se mit à boire à l'excès. Inquiétude, rage, culpabilité, mes sentiments se bousculaient. J'eus beau me creuser la tête, chaque intervention de ma part aboutissait à l'échec. Mon entourage m'encourageait à faire face à la réalité; c'était son problème, je devais l'accepter. À mon grand désespoir, cette habitude dispendieuse et malfaisante ne fit qu'empirer avec le temps. Je dus me rendre à l'évidence, ma relation avec Zacharie était chargée d'écueils.

Pourtant, à chaque printemps, Zac retrouvait son énergie, sa bonne humeur. Je reprenais espoir: je me disais qu'après tout, avec un peu de chance et de bonne volonté, on passerait au travers. Mais l'hiver suivant, tout était à recommencer.

Après quatre ans de vie commune, sa tenue affichait des signes de négligence. La crasse et les trous dans ses dessous le laissaient indifférent. Il empestait la cigarette et le moisi comme un vieux veston laissé dans le placard trop longtemps. J'étais exaspérée, j'évitais d'être vue en sa compagnie. Déjà, à plusieurs reprises, je devais gérer ses incontinences. Passe encore chez soi, mais en visite, les taches laissaient une mauvaise impression.

La distance entre nous menaçait de devenir un gouffre. Il traversait des périodes taciturnes pendant lesquelles il restait muet pendant des heures, voire même des jours. Puis, il recommençait à parler et à chanter. Sa voix n'était pas extraordinaire, plutôt éraillée et grinçante, même caverneuse. Peu importe, toute musique venant de lui me redonnait le goût de vivre. Je me prenais à fredonner avec lui. Et puis, un jour d'automne, plus rien. Finies les conversations en tête à tête lors de longues promenades, les échanges stimulants, les chansons à la mode du jour.

Ses malaises s'envenimaient, apparaissant sans avis, me laissant sur le qui-vive. J'ai dû restreindre mes activités, rester près de la maison. À cette époque, il commença à manquer de

souffle dans les côtes et à étouffer lorsque l'humidité montait. Il lui fallait quinze minutes pour parcourir un coin de rue. Les spécialistes parlaient de pollution.

J'eus beau me répéter que j'avais choisi Zacharie et que rien n'est parfait en ce bas monde, mon impuissance et mon aigreur face à son manque de réaction atteignirent leur sommet. Je l'engueulais de plus en plus. J'avoue , à ma grande honte, l'avoir frappé à une ou deux reprises. J'ai pensé à la séparation mais les brefs moments de béatitude me faisaient hésiter; j'avais trop investi dans cette relation pour tout laisser tomber.

L'inévitable fin approcha. Je me souviens de nos derniers moments ensemble. Il s'est mis à tousser et haleter comme jamais auparavant. Mes jérémiades firent place à la compassion face à sa mort imminente. Un matin glacial de janvier, il râla son dernier râlement et s'éteignit.

Bon débarras! J'en avais ras le bol de sa carrosserie rouillée, de ses trous dans le plancher, de ses fuites d'huile, de son carburateur défectueux, de sa radio muette, de sa soif insatiable d'essence, de sa chaufferette moribonde, de son arthrite pluvieuse et de sa catatonie hivernale. J'ai envoyé ce vieux Ford 1981 à la ferraille.

Deux semaines plus tard, je succombais aux charmes de Victor, un Plymouth Sundance 1990.